

## Le refoulement<sup>1</sup>

Il n'y a aucune garantie quant aux données fournies par notre mémoire, chacun a pu dans sa vie maintes fois, et parfois à son grand dam, le constater, n'est-ce pas ? Freud l'affirme dans son texte sur le souvenir-écran. Tous nos souvenirs sont falsifiés, remaniés, réécrits par le fantasme. Il n'y a pas plus de garantie que d'origine, qui l'une comme l'autre ne sont que fiction, autrement dit façon pour les humains, êtres de parole, de faire avec le réel.

Alors pour nous consoler de ce qu'il n'y a pas d'origine, supposons un commencement, ou plutôt un premier temps mythique : quand le vivant, la chair vivante est mordue par le langage, le signifiant, le symbolique donc, ça fait un trou dans le réel. Un trou à la fois ouvert et définitivement clos à la conscience : le trou du refoulement originaire, *Urverdrängung*, dit Freud, pour justifier par un opérateur logique l'existence du refoulement dit secondaire. Cette morsure du signifiant sur le vivant est aussi la première irruption de jouissance, un point de fixation (*Fixierung*) à partir duquel les trois « dimens(t)ions » R, S, I vont se mettre en mouvement, dans une configuration particulière à chacun.

Quand cela a-t-il commencé ? Nul ne peut le dire, la seule chose que l'on puisse dire, c'est : il était une fois... Alors on part de la naissance (*cf.* Rank et le traumatisme de la naissance) tout en sachant que cela a commencé bien avant et qu'une analyse est aussi façon de rouvrir le dossier des grands parents, voire des arrière grands parents, voire de la société, de la ou les langues dans lesquelles on est né, toutes choses en somme avec quoi le sujet va inventer sa lalangue : jetée dans le froid du monde, la petite grenouille est soumise aux stimuli de l'extérieur et aux excitations de

---

<sup>1</sup> Chaque année, depuis maintenant cinq ans, Jean-Guy Godin et Françoise Samson participent à une réunion de travail avec les collègues de la Freud-Lacan Gesellschaft de Berlin. Ce texte et le suivant ont été présentés lors de la rencontre du 10 mai 2014 à la Psychoanalytische Bibliothek Berlin, rencontre qui s'est déroulée en deux temps : d'abord dans le cadre du séminaire clinique fermé puis dans celui du séminaire public « Schwer zu sagen – Sprache, Affekt und das Unbewusste » (difficile à dire – langue, affect et inconscient) animés par Claus-Dieter Rath.

l'intérieur, ne sachant pas encore bien faire la différence entre les deux, en un mot désorientée, pas encore tout à fait finie, ne sachant pas encore que s'il y a un pare-excitation pour ce qui vient de l'extérieur, il n'y en a pas pour ce qui vient de l'intérieur. En un mot notre petite grenouille est *hilflos*, sans recours, et a bien besoin d'un autre secourable qui la guide, la protège et mette des mots sur ses cris. Comme cet autre secourable a aussi des exigences, des moyens de défense contre la pulsion s'avèrent nécessaires : le refoulement est l'un d'eux. Freud dit que c'est un acte. Donc en principe quelque chose qui va modifier celui qui a fait cet acte ?

La « représentance pulsionnelle », celle de cette première irruption de jouissance, jaillie de la rencontre entre chair et langage — en lacanien on pourrait dire le signifiant premier — est à tout jamais tombée dans un puits sans fond. « Le matériel en traces de souvenir, à partir duquel il [le souvenir falsifié] a été forgé, nous est resté inconnu dans sa forme originelle<sup>2</sup> », nous dit Freud dans ce texte sur les souvenirs écrans. On le voit, il nous faut bien la supposer cette première rencontre et la construire avec du symbolique, injecté justement lors de cette primordiale rencontre : vertige, à chaque pas, le trou s'ouvre et se referme, entre chaque mot, ça pulse, depuis qu'un jour, une fois ça a commencé à pulser, à me pulsionner à partir d'un signifiant dont je ne sais pas le sens, ni même s'il en avait un. Ne pourrait-on dire que cette sorte de big-bang qui expédie dans un puits sans fond une partie de mon être et laisse l'autre sur la margelle, est l'amorce de la division subjective ? Que cela ouvre à la possibilité de se séparer de l'objet ?

Ce trou-là est une sorte de tourbillon qui « exerce une attraction sur tout ce avec quoi il peut se mettre en relation ». C'est lui qui va en quelque sorte activer, soutenir le refoulement secondaire, « le refoulement proprement dit », en quelque sorte lui servir de base constituante (on entrevoit là aussi la paradoxale difficulté à laquelle un être humain est confronté et sa fragilité : une base constituante qui est un trou, une faille !) à partir des « rejets de la représentance pulsionnelle refoulée ou des *Gedankenzüge*, (traits, trains, suites de pensées) venus d'ailleurs mais qui sont entrés en relation associative avec eux<sup>3</sup> ». Pour qu'une motion pulsionnelle soit refoulée, deux mouvements conjugués sont nécessaires :

---

<sup>2</sup> S. Freud, « Sur les souvenirs-écrans », *OCF*, tome III, Paris, PUF, 1988, p. 276.

<sup>3</sup> S. Freud, « Le refoulement », *OCF*, tome XIII, Paris, PUF, 1988, p. 191.

l'expulsion du conscient (*Abstoßung*) et l'attraction (*Anziehung*) par le *Urverdrängt*.

Mais la représentance pulsionnelle refoulée continue à exister dans l'inconscient et à s'organiser, à se ramifier et à faire des nœuds de relation. Le refoulement ne perturbe que la relation au conscient. Ainsi le magma pulsionnel continue à bouillonner — autre façon de dire que la représentation refoulée a conservé son investissement<sup>4</sup>. Comment saurions-nous que, collée sous la surface de la terre, il existe de la lave en fusion, si les volcans ne la recrachaient pas, si les mouvements de ces masses brûlantes ne déplaçaient pas les plaques sur lesquelles nous vivons ?

Nos paroles, nos mots ont une doublure pulsionnelle, ils sont parfois si chargés de jouissance qu'ils nous brûlent la langue et bien sûr, si nos lapsus, nos actes manqués ne provoquent pas toujours des catastrophes comme les tremblements de terre, ils n'en sont pas moins des éruptions qui viennent parfois fâcheusement dire une vérité dont nous aurions bien préféré ne pas voir pointer l'insolence. Quant à nos rêves, ils nous font souvent bien des pieds-de-nez, ils peuvent aussi nous faire horreur, n'est-ce-pas ?

Étant donné que le conscient, nous dit Freud, ne peut plus exercer son influence sur la représentance pulsionnelle, celle-ci « prolifère dans le noir et trouve des formes d'expression extrêmes, qui, une fois qu'elles sont traduites et présentées au névrosé, non seulement lui apparaissent nécessairement comme étrangères, mais même l'effraient en lui présentant le mirage d'une force pulsionnelle extraordinaire et dangereuse<sup>5</sup> ». Cette force pulsionnelle trompeuse est le résultat d'un déploiement non inhibé dans l'imagination et de l'embouteillage résultant d'une satisfaction qui a été refusée (*versagt*), ajoute-t-il. C'est de là que naissent les loups garous, les succubes, les vampires et autres monstres effrayants. Soulignons cette expression de Freud « déploiement non inhibé dans l'imagination ». Autrement dit, la résistance exercée par le conscient induit une sorte d'inflation imaginaire et bien entendu la meilleure façon de ramener l'imaginaire à de justes proportions, de l'empêcher de glisser<sup>6</sup>, c'est de le

---

<sup>4</sup> S. Freud, « L'inconscient », *OCF*, tome XIII, *op. cit.*, p. 219.

<sup>5</sup> S. Freud, « Le refoulement », *OCF*, tome XIII, *op. cit.*, p. 192.

<sup>6</sup> Voir à ce propos le texte de Jean-Guy Godin, « Accroches. Les petites pattes antidérapantes du rêve », *Carnets de l'EpSF* n° 82-83, novembre-décembre 2011, pp. 15 à 19.

border avec du symbolique. C'est ce que nous tentons d'obtenir dans la cure par la règle fondamentale : dire tout ce qui passe par la tête sans trier, sans juger et sans retenue. Les coupures que peut faire l'analyste dans ce qui est dit et qui est, répétons-le, doublé, voire enrobé d'une jouissance qui s'ignore parce que refoulée, vont permettre à l'analysant de débarrasser ces mots de ce trop de jouissance. En quelque sorte la jouissance s'amenuise... et au lieu que ça me nuise, j'en suis allégée. Et ce souvent sans que, tout d'abord, je n'en sache rien d'autre qu'une certaine allégresse à l'issue de la séance alors que j'y étais arrivée accablée. Enfin ne soyons pas trop optimistes : le contraire se produit aussi. Et ce, souvent aussi sans que l'analyste ne dise rien de spécial, ne fasse une interprétation fulgurante : le fait de dire, en sa présence comme adresse, peut avoir le même effet.

Nous observons, à cette occasion, que le patient peut faire défiler ainsi une telle série d'idées incidentes, jusqu'au moment où, dans le cours de celle-ci, il se heurte à une formation de pensée, dans laquelle la relation au refoulé transparaît si intensément dans son action qu'il doit répéter sa tentative de refoulement<sup>7</sup>.

Nous pouvons en avoir bien des exemples dans notre travail quotidien, ainsi cette patiente qui par trois fois dans la même séance oubliera le seul mot qui lui était resté d'un rêve, mot d'une langue étrangère, véritable condensé de son histoire subjective et pulsionnelle, point-nœud, dirait Freud, aux nombreuses ramifications.

La résistance du conscient à admettre une motion pulsionnelle est bien entendu variable selon les individus, selon le degré de déformation de celle-ci opérée par le refoulement, selon son plus ou moins grand éloignement par rapport au refoulé originaire. Souvenons-nous de ce que Freud disait de l'archivage des souvenirs pathogènes en fascicules organisés en faisceaux concentriques sur le mode du trajet de déplacement du cavalier dans le jeu d'échecs et qui convergent vers le noyau pathogène. Plus l'on se rapproche du noyau plus la résistance augmente<sup>8</sup>.

Toujours est-il que le refoulement est une dépense constante d'énergie, alias le contre-investissement, car la pulsion n'est pas refoulée une bonne fois pour toutes, le refoulement est « à un haut degré mobile<sup>9</sup> »,

---

<sup>7</sup> S. Freud, « Le refoulement », *OCF*, tome XIII, *op. cit.*, p. 192.

<sup>8</sup> S. Freud, « Psychothérapie de l'hystérie », *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1973, pp. 232 à 235.

<sup>9</sup> S. Freud, « Le refoulement », *OCF*, tome XIII, *op. cit.*, p. 194.

dit Freud, on pourrait dire aussi mobile que la pulsion est pulsative, elle qui réclamant sans cesse satisfaction, tente par tous les moyens d'y parvenir, sans bien sûr y arriver, puisqu'elle ne fait que tourner autour de l'objet sans jamais pouvoir l'atteindre, « ça n'est jamais ça » et ce « ça n'est jamais ça » relance le moteur pulsionnant. Freud dit, notons-le, que le facteur pulsionnant découle de la différence entre le plaisir de satisfaction trouvé et celui qui est exigé. D'ailleurs le mot *Trieb* comme le mot pulsion et motion pulsionnelle, *Triebregung*, portent en eux cette mobilité, ce déplacement constant : ça bouge, ça pulse et quand ça ne pulse plus, on meurt.

Et comme ça pulse beaucoup et fort aux débuts de l'existence humaine, on comprend la nécessité du refoulement pour pouvoir faire partie, plus ou moins honorablement et sans trop de souffrance, de la société dans laquelle on est né. Freud nous dit que le motif et la visée du refoulement est l'évitement du déplaisir, et il y a des motions pulsionnelles qui sont telles qu'elles devraient apporter du plaisir mais en fait n'apportent que du déplaisir, car elles sont inconciliables avec les exigences de la réalité. Il affirme aussi que la plupart des refoulements ont lieu dans l'enfance. Et en fait du refoulement nous ne connaissons que les ratés, autrement dit les retours du refoulé. Quand un refoulement a réussi, nous n'en savons strictement rien. C'est ce qui fait dire à Lacan, me semble-t-il, que le refoulement, c'est le retour du refoulé.

Dans toute cette affaire le facteur quantitatif joue un rôle de premier plan, c'est lui qui va décider de bien des destins de la pulsion et ce, dans ce cadre général auquel est contraint l'être humain du fait de son parasitage par le langage : la pulsion n'est que représentée, pour se faire reconnaître elle doit en passer par le défilé des signifiants. « Une pulsion ne peut jamais devenir l'objet de la conscience, seule le peut la représentation qui la représente. Mais, même dans l'inconscient, elle ne peut se trouver représentée par rien d'autre que par la représentation<sup>10</sup> », nous dit Freud. C'est justement ce montage qui lui donne un corps. Autrement il ne serait que charogne, bout de chair réelle. Mais cela nous ne pouvons le dire justement que parce que nous parlons, que nous avons le symbolique. Vertige à nouveau, n'est-ce pas, qui peut garantir cela ? Pas moyen de faire autrement que de se faire la dupe d'un discours, pour nous du discours analytique, autrement dit pas moyen de s'en sortir sans la fiction, sans une fiction de garantie qui tiendra le temps qu'elle tiendra. Et ce n'est sans doute pas pour rien que Freud disait que la pulsion est notre mythe.

---

<sup>10</sup> S. Freud, « L'inconscient », *OCF*, tome XIII, *op. cit.*, p. 216.

Pour faire retour le refoulé a bien des tours dans son sac : le lapsus, le rêve, l'acte manqué, la formation réactionnelle, la conversion, le symptôme, le mot d'esprit et l'affect en général. Mais c'est aussi dans le fantasme que la pulsion va trouver un abri, un cadre, et va soutenir le désir. La sublimation, qui est aussi façon de faire avec la pulsion, en principe, se passe du refoulement. Ainsi pour illustrer d'une façon quelque peu osée ce qu'est la sublimation, Lacan a cette formulation :

Eh bien ! dans cet article, à mille reprises, Freud nous dit proprement que *la sublimation est aussi la satisfaction de la pulsion*, alors qu'elle est *zielgehemmt, inhibée quant à son but* [en d'autres termes :] alors qu'elle ne l'atteint pas. *La sublimation n'en est pas moins la satisfaction de la pulsion, et cela sans refoulement*. En d'autres termes, pour l'instant je ne baise pas, je vous parle. Eh bien, je peux avoir exactement la même satisfaction que si je baisais. C'est ce que ça veut dire. C'est ce qui pose d'ailleurs la question de savoir si, effectivement, je baise<sup>11</sup>.

La formation réactionnelle, la conversion et le symptôme sont en effet fabriqués avec le même matériau pulsionnel, ce sont des ratés du refoulement, des formations de compromis, alias formations de substitut, pour chacun d'eux d'un style différent.

Nous faisons quotidiennement l'expérience que les mots dits, lus, ou entendus, des images et des sons, portés par la voix et le regard, ont un effet sur notre corps, notre humeur, nos sentiments, bref provoquent des affects. Mais que ce soit de l'amour, de la haine, de la rage ou toute autre manifestation affective, l'affect, selon Freud, est un montant d'énergie pulsionnelle (libido, intérêt) qui est accroché à une représentation ou à un groupe de représentations. Ce qui est commun à tous les mécanismes du refoulement, c'est le retrait de l'investissement d'énergie. Autrement dit, la tâche proprement dite du refoulement, c'est de liquider l'affect, de désaffecter la représentation qui pose problème. Bien entendu, ici, il faudrait s'attarder sur cette reine des affects qu'est l'angoisse, mais ce sera pour une autre fois !

C'est en tout cas par eux, les affects, que nous pouvons avoir une idée de cette fameuse pulsion. « Il peut d'abord arriver qu'une motion d'affect ou de sentiment soit perçue mais méconnue. Elle a été obligée, par le refoulement de sa représentance véritable, de se connecter à une autre

---

<sup>11</sup> J. Lacan, Le séminaire, Livre XI, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, séance du 6 mai 1964, p. 151.

représentation, et elle est maintenant tenue par la conscience pour la manifestation de cette dernière<sup>12</sup>. » Nous avons là un des trucs préférés du refoulement pour arriver à ses fins, à savoir que le conscient dorme sur ses deux oreilles : diviser la représentation de l'affect qui lui est rattaché et envoyer l'affect se nouer à une autre représentation. C'est particulièrement flagrant dans la névrose obsessionnelle. Mais cette liquidation de l'affect peut aussi s'effectuer grâce au déplacement (*Verschiebung*), c'est le cas dans la phobie (du père au loup, au cheval ou à tout autre animal), ou encore dans « la belle indifférence des hystériques » par disparition pure et simple (*völliges Verschwinden*) et pour la conversion hystérique par condensation (*Verdichtung*). Il arrive parfois qu'un patient déclare : « Je le sais intellectuellement mais je ne le ressens pas, tant que je ne le ressens pas, cela me reste étranger. » Ainsi aussi cet analysant qui est resté de marbre à la mort de ses deux parents, a pleuré toutes les larmes de son corps à la mort un an après de son chat.

Le refoulement peut se servir de ses outils que sont le déplacement et la condensation grâce à ces « points de contact », des « ponts de liaison », des mots-ponts (*Wortbrücken*), par exemple « prendre la fleur » et « déflorer », ou grâce à de faux nouages que Freud nomme aussi mésalliance, autrement dit des outils venus du symbolique. Pensons au rire dans l'histoire d'Emma entre les commis et l'épicier que Freud dessine dans l'*Esquisse*, aux variations de l'Homme aux rats sur « Rat, Ratte, Raten » et aussi à sa formule « Glejisamen ». Un autre exemple plus récent : l'image survenue chez une patiente en séance d'« une robe sur un cintre » qui a dévoilé « la robe de femme enceinte » de sa mère enceinte d'un petit frère, ou encore chez un autre patient le sentiment de honte ressentie soudain, très longtemps après un acte de la petite enfance, acte évoqué de nombreuses fois en analyse sans que lui soit rattaché le moindre sentiment de honte.

Ces exemples montrent de plus comment ces points de contact font la liaison entre trace de souvenir, souvenir d'enfance et fantasme. Ils nous montrent aussi que notre seule arme est l'équivoque, qui déjoue le déplacement, dénoue les faux nouages, tout en dupliquant la jouissance qui s'y trouve collée et qui va peu à peu pâlir d'être ainsi reproduite.

N'est-ce pas, à force d'être adressés à l'analyste, les souvenirs douloureux ne laissent plus couler leurs larmes, les mains crispées par la phobie du toucher ne refusent plus d'écrire ou de caresser, les mots qui

---

<sup>12</sup> S. Freud, « L'inconscient », *OCF, tome XIII, op. cit.*, p. 217.

brûlaient la langue s'essaient à la poésie, la gorge serrée par l'angoisse se met à chanter, bref les représentations se désaffectent peu à peu. En somme on pourrait dire que le trajet d'une analyse serait de mettre au jour les représentations refoulées et de les réaffecter correctement, puis de les désaffecter à nouveau.